

*15 septembre*

Nassim Fellioui observa les abords du collège avant de franchir les hautes grilles. Dix-sept heures. Le moment tant redouté. Il plissa les yeux. L'été refusait de tirer sa révérence, et le soleil frappait fort sur le bitume qui recouvrait chaque centimètre carré de la cité. Des bulles se formaient sur le macadam, comme autant de petits volcans prêts à entrer en éruption. Nassim essuya une goutte de sueur qui perlait sur sa tempe. La voie était libre. Il s'élança, tête basse. Quatre rues. Quatre malheureuses rues, ce n'était pas le bout du monde. Il pressa le pas.

Pas assez.

– Eh, bouffon ? Tu pars sans dire au revoir ?

Nassim se retourna, un sourire gêné accroché au coin de la bouche.

– Bonne soirée, les gars..., fit-il timidement avant de se remettre en route.

Les trois collégiens le rattrapèrent sans difficulté.

– T'as des clopes ? demanda Issa, un grand black qui le dépassait de vingt bons centimètres.

– Non, j'en ai pas. Désolé.

– Allez, t'as bien un petit quelque chose pour tes potes..., ajouta Kader, un élève de troisième. Un peu de thune...

– J'ai rien, j'vous jure. Sur la tête de ma mère.

– Ta mère, j’la baise, fit Kader. C’est comme un pot de Nutella : je la finis avec les doigts.

Nassim encaïssa sans broncher.

– T’es qu’une fiotte, Nassim. Même pas capable de défendre l’honneur de ta mère.

– Laissez-moi, je dois rentrer.

– *Laissez-moi, je dois rentrer*, l’imita en ricanant le dernier membre du trio. Bah, vas-y, rentre chez toi. Qu’est-ce qui t’en empêche ? ajouta-t-il en se mettant au milieu du trottoir.

Nassim se décala sur le côté, mais son interlocuteur en fit de même.

– Oh ! tu me pousses, Nassim ? Putain, t’es un ouf, toi...

– Excuse-moi, Antoine, je voulais juste passer...

– Ouais, peut-être. Mais on a un problème. Moi, je veux discuter avec toi, et toi, tu fais le rageux. Tu forces le passage et tu me manques de respect devant mes potes. C’est pas possible, ça, Nassim. Tu comprends que je ne peux pas laisser passer ça...

– Je me suis excusé, s’te plaît...

La gifle partit avant même que Nassim ait fini sa phrase. Sous le choc, le jeune homme tomba à genoux. Un coup de pied dans les côtes lui arracha un gémissement. Il n’esquissa pas le moindre geste pour se défendre, tandis que les coups pleuvaient. Il savait que ce serait pire...

Alors, il attendit. Il attendit que ce salaud d’Antoine se lasse et qu’il trouve une activité plus intéressante à ses yeux. Devant ses amis hilares, Antoine vida le contenu du sac de Nassim sur le sol. Les feuilles volèrent en tous sens, les cahiers se répandirent en un tas informe.

Un adulte apparut à proximité du petit groupe, mais préféra passer son chemin.

– À demain, Nassim, dit Antoine avant de s’éloigner.

Nassim attendit encore un peu, puis se redressa. Avec résignation, il récupéra ses affaires sur le sol et les fourra

dans son sac. Il frotta ses côtes endolories et remit son sac à dos en place. Il était à moins de cent mètres de chez lui.

En franchissant le seuil de l'appartement familial, il se faufila entre ses trois frères et sœurs, qui se chamaillaient bruyamment.

– Nassim, c'est toi ?

La voix de son père, Habib. En provenance du canapé dans lequel il passait le plus clair de son temps, à regarder la merde que déversait la télé. De toute sa vie, Nassim n'avait jamais vu son père travailler.

– Oui, c'est moi, papa.

– File à bouffer à tes frères et sœurs. Ils n'arrêtent pas de brailler. J'entends rien.

– D'accord, papa.

– Et tu m'amèneras un thé.

Nassim hésita à lui dire de lever son gros cul du canapé pour se servir son thé, puis se ravisa. Il avait reçu assez de coups pour la journée. Une minute plus tard, il posa un thé fumant sur la table de salon.

– T'as mis du sucre ? demanda son père.

– Non, j'ai oublié. Je vais en chercher.

– Pffff. T'es vraiment bon à rien. Est-ce qu'au moins tu as ramené des bonnes notes du collègue ?

– Non, papa. J'ai eu un huit en maths.

– C'est bien ce que je disais. Un bon à rien. Allez, dégage...

Nassim garda le silence. Il avait l'habitude. Après avoir empli le ventre de ses frères et sœurs de barres chocolatées, il partit s'isoler dans sa chambre. « Cagibi » aurait été une description plus juste, mais il se moquait de l'étroitesse de la pièce. Il avait un lit et un minuscule bureau sur lequel trônait son bien le plus précieux : son ordinateur.

À peine entré, il jeta son sac dans un coin et alluma la machine. Les leçons attendraient. Nassim allait rejoindre un monde où il n'était pas un élève médiocre, un fils qui

n'arriverait à rien, et encore moins le souffre-douleur de ses camarades. La page d'accueil de *Call of Duty* s'afficha, et Nassim tapa son mot de passe. En quelques secondes, la journée de merde qu'il venait de traverser s'effaça devant des paysages virtuels aux couleurs chatoyantes, emplis d'ennemis à pulvériser.

## 2

*10 décembre*

Avec une certaine fébrilité, Gwenn Le Mell glissa la clé dans la serrure. *Onze ans*, se dit-il en prenant une grande inspiration.

La clé tourna, et la porte s'ouvrit en grinçant. Gwenn poussa un soupir de soulagement. Rien ne semblait avoir bougé depuis son départ. Il s'engouffra dans l'appartement et referma derrière lui. La pièce principale sentait le renfermé. Il se dirigea vers une fenêtre et l'ouvrit grand. Un peu d'air frais ne ferait pas de mal... Perdu dans ses pensées, il laissa son doigt courir sur la table en bois qui trônait au milieu de la pièce. Onze années de poussière accumulée s'agglutinèrent sur son index. Négligemment, il se débarrassa de cette pellicule désagréable. Son regard s'attarda sur les meubles d'un autre âge, et un sourire triste figea ses traits. La voix impérieuse de son père résonna dans sa mémoire. *Ces meubles ne sont pas vieillots, ils sont anciens, bougre d'imbécile. Hors de question que j'échange une belle armoire en chêne contre tes satanés meubles suédois !*

L'appartement était à l'image de ce qu'avait été l'homme : rude, massif et sans concession. On aurait dit l'habitation d'un moine. La seule fantaisie de son père avait été d'installer une bibliothèque dans laquelle il avait pu ranger ses polars préférés, qui l'avaient accompagné jusqu'à son dernier souffle. Un

sale cancer, implacable, dévastateur, fruit d'une vie d'excès en tous genres. Le paquet de clopes par jour avait fini par avoir raison du vieux Le Mell, le Breton du deuxième étage qui ne disait bonjour à personne. À l'époque, Gwenn n'avait pas eu le cœur à vendre... C'était peu de temps avant que son existence ne prenne un tournant inattendu.

Onze années auparavant, Gwenn Le Mell avait logé une balle de 45 dans la rotule de son meilleur ami. Et il était parti sans demander son reste. Onze années de voyages, de rencontres, de galères aussi. Et aujourd'hui, il était de retour. Dans ce Paris qu'il avait tant aimé, dans cet appartement qui lui rappelait tant de souvenirs, pas tous heureux, mais qu'il était bien content de retrouver.

Son estomac le ramena brusquement à la réalité : il n'avait rien avalé depuis un bon moment. Il ouvrit les placards, en quête d'une vieille boîte de conserve. Les étagères étaient vides. Aussi vides que son portefeuille en cuir usé, au fond duquel ne subsistaient que quelques pièces ramenées des différents pays qu'il avait traversés.

*Va falloir bosser, mon gars !* pensa-t-il, un sourire aux lèvres. Durant son périple, il s'était retrouvé si souvent dans cette situation que cela ne l'inquiétait plus. Il se débrouillerait, comme toujours. La solution tenait en quatre lettres : ANPE. Au fond d'un tiroir, il débusqua le vieil annuaire de son père et feuilleta les pages jaunes. Il griffonna l'adresse et le numéro de téléphone sur un morceau de papier, puis sortit prendre le pouls de la capitale. Au cours de ses voyages, il avait écumé des dizaines, des centaines de villes, mais dans aucune il n'avait éprouvé cette sensation si particulière : l'impression d'être à sa place, d'être chez lui. Il aspira une grande goulée d'air et commença à marcher. Les rues défilèrent, faisant naître en lui des sentiments contrastés. Des images du passé lui sautaient aux yeux, gommant presque les années qui s'étaient écoulées. Pourtant, ici et là, des immeubles avaient

poussé de façon anarchique, excroissances sans âme de l'appétit insatiable des promoteurs. Les petits commerces qu'il avait toujours connus en avaient fait les frais. Une profonde tristesse l'envahit lorsqu'il prit conscience qu'il reconnaissait à peine certaines artères. Il s'attarda devant la façade d'une agence bancaire. Gamin, c'était ici qu'il venait acheter des friandises en rentrant de l'école.

Le quartier avait changé. Il fallait se rendre à l'évidence.

– Tenez, mon brave...

– Pardon ? fit Gwenn en se retournant.

– Allez manger un morceau...

Gwenn resta bouche bée, contemplant la pièce de deux euros que l'inconnu lui avait glissée dans la main. *Il me prend pour un clodo !* comprit-il soudain. Un sourire se dessina sur son visage recouvert d'une barbe hirsute.

– Merci, cher monsieur, fit-il en empochant les deux euros.

L'homme passa son chemin, tandis que Gwenn observait son reflet dans les interminables baies vitrées de la banque. Un jean élimé, des baskets Nike, qui n'auraient pour une fois pas usurpé leur qualificatif « air », et un manteau trop grand ne le mettaient pas en valeur, il fallait bien en convenir. Ses dreadlocks et sa barbe indomptable n'arrangeaient rien, mais de là à le prendre pour un clochard...

Il se remit en marche, un peu vexé, mais plus riche de deux euros. Il vérifia l'adresse notée sur le bout de papier et hocha la tête. Il n'était plus très loin. Les effluves gourmands émanant d'une boulangerie le détournèrent pour un temps de son objectif, et il ressortit avec un pain au chocolat encore chaud. Au regard de ses finances, une baguette aurait été plus raisonnable, mais il n'avait jamais été raisonnable. Il n'allait pas commencer maintenant... Il croqua à pleines dents dans la viennoiserie et ferma les yeux pour savourer ce moment. Premier vrai pain au chocolat depuis quoi ? Deux ans ? Trois ?

Ses pas le conduisirent jusqu'aux locaux de l'ANPE. Il resta immobile quelques secondes devant le bâtiment, vérifia l'adresse et grimaça. Là encore, un immeuble à la façade rutilante était sorti de terre. Une dame âgée passa près de lui en traînant la jambe. Sa canne raclait le sol à chaque pas en faisant un bruit aussi agréable que le crissement d'une craie sur un tableau noir.

– Madame ? Excusez-moi, j'aurais besoin d'un renseignement...

Le raclement de la canne s'accéléra. La vieille traçait sa route sans même lui accorder un regard. Gwenn ne put retenir un sourire amusé et rattrapa la fuyarde.

– Vous n'avez rien à craindre, madame. Est-ce que vous savez où se trouvent les nouveaux locaux de l'ANPE ?

– Tu te fous de moi ?

– Euh..., non.

– C'est que tu as dû en fumer de la bonne, alors. En même temps, vu ta tronche, ça n'a rien de surprenant. L'ANPE, ça fait un bail que ça n'existe plus. Maintenant, ça s'appelle Pôle emploi, mon gars.

– Ah.

– Mais ça m'étonnerait qu'ils aient du boulot pour un mec comme toi, si tu vois ce que je veux dire...

– C'est gentil. Savez-vous où je peux trouver ce Pôle emploi ?

– J'ai une tête à chercher du taf ? T'as qu'à aller voir là-bas, à l'Internet café. Tu sais ce que c'est, Internet, au moins ?

Gwenn remercia la vieille et se dirigea vers le café. Il glissa son dernier euro dans le compteur et s'installa derrière l'écran. La vieille avait dit vrai : les Assedic et l'ANPE avaient fusionné quelques années auparavant pour devenir Pôle emploi. Sa recherche fut rapidement couronnée de succès : il trouva une agence à quelques stations de métro...